



**HAL**  
open science

# La ville, une catégorie non pertinente pour les habitants ? Réflexions autour des structurations conceptuelles et territoriales de l'espace

André-Frédéric Hoyaux

► **To cite this version:**

André-Frédéric Hoyaux. La ville, une catégorie non pertinente pour les habitants ? Réflexions autour des structurations conceptuelles et territoriales de l'espace. Séminaire L'individu et la Ville, Tours, Mars 2007, 2007, Tours, France. halshs-00380193

**HAL Id: halshs-00380193**

**<https://shs.hal.science/halshs-00380193>**

Submitted on 30 Apr 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hoyaux André-Frédéric  
 Maître de Conférences  
 UMR 5185 ADES équipe TEMPOS  
 Université de Bordeaux  
 Maison des Suds  
 Domaine Universitaire  
 33607 Pessac Cedex  
[andre-frederic.hoyaux@u-bordeaux3.fr](mailto:andre-frederic.hoyaux@u-bordeaux3.fr)

Texte Inédit

Séminaire *L'individu et la Ville*  
 Tours  
 Mars 2007

TITRE DE LA CONTRIBUTION :

**La ville, une catégorie non pertinente pour les habitants ?  
 Réflexions autour des structurations conceptuelles et territoriales de l'espace**

Si la ville semble être une catégorie usuelle pour les spécialistes de l'espace, il est intéressant de s'attarder sur les interprétations qu'en font les habitants (au sens d'individus lambda). L'idée est de montrer que le niveau d'interprétation module l'implication territoriale et donc la responsabilité que développent les individus dans une entité spatiale qui serait donnée (la ville).

En schématisant à partir d'entretiens multiples auprès des habitants de Grenoble, Chambéry ou Bordeaux, on peut construire deux grands types d'interprétations qui, bien entendu dans la réalité du discours, s'interpénètrent le plus souvent.

**La première tente de mettre en place l'objectivation de l'entité spatiale considérée, ici la ville.**

Cette construction est distanciatrice, elle pose devant soi l'objet à analyser et établit sous couvert des conformations de l'apprentissage scolaire notamment (cette fameuse violence symbolique chère à Bourdieu) une définition de cette entité. « Ville : c'est une grande concentration humaine au fond. » (M 78) ; « C'est quelque chose de très construit quoi. Des rapports très intenses, un bâti, un bâti très dense » (CH 10). L'objet est cerné à travers des définitions, une mise en concept.

**La seconde semble situer et ancrer au contraire l'individu dans l'objet défini.**

L'entité n'est plus posée devant l'individu pour qu'il l'analyse, l'individu semble s'y trouver placé spatialement, positionné socialement et inscrit temporellement. Il dessine alors, par les mots, les contours d'un espace qu'il est en train d'investir corporellement, de territorialiser. Cet espace n'est plus défini en tant que concept, il devient la possibilité de dire qui l'on est, d'où l'on vient, depuis quand et avec quel projet l'on vit.

« Ben il y a plusieurs niveau j'allais dire, dans la ville. Moi je viens de Paris, donc il y a la ville Paris, la folie, courir ! Et puis la ville comme Chambéry ou on vit, on prend le temps de vivre, on a un environnement très agréable qui permet de se promener sans tomber dans les bouchons, c'est autre chose. » (MS 65) ;

« un bâti très dense. Pas forcément New York avec ses grattes ciel mais un bâti dense quoi, pour moi c'est ça la ville. Bon, ça veut pas dire que j'apprécie pas les parcs

etc. quoi. Mais j'aurais un peu de mal par exemple dans la ville anglo-saxonne quoi » (CH 10).

**L'objet n'existe donc plus en tant que tel, il prend forme comme élément d'une configuration du monde tel que l'individu le construit par sa territorialisation : son appropriation, son identification, sa mémorisation.**

La distinction faite ici entre ces deux constructions interprétatives recouvre la double herméneutique évoquée par Giddens.

Celle-ci serait fondée sur le monde social signifiant tel que le constituent les acteurs "ordinaires", et les métalangages qu'inventent les scientifiques » (Giddens, 1984, *La constitution de la société. Eléments de la théorie de la structuration*, Paris, PUF, 441).

**A partir de cette distinction dans la construction interprétative de la catégorie : conceptuelle d'une part ; territoriale de l'autre ; on peut avancer deux hypothèses de travail.**

**La première hypothèse relèverait du fait que l'implication « actoriale » dans l'espace de l'individu serait proportionnelle à sa construction territoriale et donc inversement proportionnelle à sa construction conceptuelle.**

Cette logique enfonce bien entendu des portes ouvertes au niveau de l'investissement performatif. Plus l'individu exprime par ses discours des relations sociales et spatiales avec un lieu (construction territoriale), plus il se sent responsable de cet espace et est préoccupé par les actions qui s'y déroulent.

Mais il est alors intéressant de voir que certaines catégories apparaissent comme dimension adéquate pour une construction territoriale à investissement fort et que d'autres catégories sont au contraire inefficaces pour rendre compte de cette construction territoriale des habitants.

Ainsi, en travaillant sur la catégorie « quartier », on s'aperçoit de sa plus forte prégnance pratique et symbolique, ce qui permet à l'individu de se situer et de situer son monde et donc de voir l'utilité de son action avec, dans, et pour cet espace et ceux qui l'habitent.

Cette substitution de la ville par le quartier concernant les constructions territoriales pourrait rendre raison à ceux qui voient dans cette unité géographique le niveau réel de l'espace vécu des habitants, celui de la proximité.

Cela est moins clair qu'il n'y paraît car comme toute catégorie spatiale, le quartier n'est pas réellement délimité au sens administratif et catégoriel du terme par les individus. Comme tout lieu du territoire des individus, il est configuré par des mises à proximité et des mises à distance qu'opère l'habitant par son discours autour des dimensions du spatial, du social et du temporel.

« Quartier ? Mais voilà justement je trouve qu'ici on essaie un peu de recréer une ambiance. Enfin c'est à dire des personnes qui vivent un peu dans le même secteur et qui essaient un peu de se connaître, de ne pas (hésitation) vivre tout à fait indépendamment, je dirais pas indépendamment m'enfin en s'ignorant les unes les autres au fond, ce qui est vrai je crois dans les villes. Je connais des personnes qui habitent en ville qui disent on ne connaît pas le voisin du quartier, le voisin du palier au fond. Tandis qu'ici, y'a des associations par quartier. Ils font des réunions donc par quartier, ils font des petites fêtes par quartier au fond. Donc on connaît plus facilement donc l'environnement immédiat au fond » (M 78).

Ce passage montre que l'implication situative de la personne

(« je trouve qu'ici » ; « tandis qu'ici »)

se double en fait d'une non implication dans ce qui est rapporté comme faisant distinction territoriale (« ils font des réunions » ; « ils font des petites fêtes »).

Cela veut dire que l'expression même de la territorialité d'un individu peut se fonder sur une conceptualisation de la territorialisation « naturelle » du groupe à travers lequel l'individu pense se reconnaître.

L'idée devient alors : Je suis différent des autres qui habitent ailleurs car ceux qui habitent à proximité de moi font des choses qui sont différentes des leurs. Il y a une sorte de lutte entre les intersubjectivités de différents groupes mais aussi entre les allants de soi (taken-for-granted de Schütz) auxquels se réfère l'individu sans pourtant participer de leur réalisation pratique. Les performances, au sens de la propriété du discours d'agir sur le monde, semblent ainsi dépasser le pouvoir des compétences « réelles » de l'individu.

Cette analyse avait déjà été éclairé de façon implicite par les travaux d'Yves Chalas sur les vieux quartiers de Grenoble : « La "chose" urbaine ne passionne personne ou presque. Les gens préfèrent de beaucoup parler d'eux-mêmes, de leurs façons de vivre et d'appréhender l'extérieur, les autres, la ville. On attendrait d'eux des informations propres à nourrir la réflexion urbanistique et la technicité architecturale, or les gens se mettent à raconter leur vie, leurs histoires personnelles, leurs expériences. Dans leurs récits recueillis, il n'est jamais question de besoins ou de fonctions mais d'existence. Bref, leur narration sur l'habitat est avant tout un discours d'existence » (Chalas Y., 1992, « Les logiques de l'habiter : besoin, désir et nostalgie d'être », *Espaces et sociétés*, n° 68, 156).

Yves Chalas remarquait donc à cette occasion que l'individu était incapable d'objectiver l'espace, de décrire sa rationalité fonctionnelle.

Dès lors, il semblait désorienté par cette indifférence alors même qu'elle n'existe sans doute que parce que lui-même idéalisait de beaucoup le rôle qu'il peut avoir, en tant que spécialiste, sur le bien-être des populations. Ce spécialiste cherche à trouver des correspondances habitat - habiter alors que l'habitant est là dans le territoire qu'il se construit par son existence dans le monde avant d'être dans un bâtiment plus ou moins fonctionnel, plus ou moins beau, plus ou moins éclairé, ... plus ou moins défini objectivement par des spécialistes.

Le chercheur se positionne sur des principes moraux (les habitants doivent vivre le mieux possible) alors qu'il pourrait (devrait ?) se positionner sur des principes éthiques de responsabilisation et de participation des habitants eux-mêmes. Le chercheur ne doit donc pas demander à ces derniers de traiter des aspects techniques de l'habitat mais bien plutôt de produire le champ sémantique de leur existence, à partir duquel il peut appréhender les croyances de ces habitants et co-déterminer leur désir d'être là où ils sont.

**La deuxième hypothèse relève de l'implication du chercheur lui-même comme « faiseur » de catégorie. Il faut dépasser en cela la catégorisation de type taxinomique et tenter de percevoir les catégorisations de type paradigmatique. Ces dernières se construisent sur la relation et non sur la substance (Quéré L., 1994, *L'enquête sur les catégories*, Paris, EHESS, 25).**

En cela, la ville ne doit plus être considérée comme un objet géographique, suivant en cela le principe relationnel, mais elle doit plutôt être comprise comme une entité ou un être géographique configuré par l'individu sous couvert des conformations à la fois interobjectives (construites par la mise en interaction des différents points de vue de

nature scientifique, conceptuelle, sur la catégorie) et intersubjectives (construites par la mise en interaction des différents points de vue de nature territoriale des membres d'un groupe donné) que l'individu a incorporé au cours de son existence et qu'il a retenu comme pertinente.

D'un point de vue purement sémantique, cela sous-entend également que des habitants peuvent résider (selon l'objectivité de leur présence physique et l'objectivité de l'entité considérée dans laquelle ils se trouvent) en ville sans jamais y exister, et à l'inverse, que des habitants peuvent ne pas résider en ville et y exister quand même. Il n'y a donc pas *a priori* de liens immédiats (ou en tout cas pas nécessairement) à une matérialité qui conditionnerait alors l'existence ou la façon d'exister, c'est-à-dire de liens qui réifieraient ou substantialiseraient la territorialisation du monde par l'habitant. Auquel cas les relations au monde redeviendraient de simples rapports stimulus - réponse de type béhavioriste.

Peut-on pour autant nier l'existence de liens efficaces entre l'environnement physiquement présent et la territorialité de ceux qui y résident ? Les liens existent mais ils sont postérieurs au fait que l'individu soit inscrit dans son monde, c'est-à-dire dans une configuration spatiale signifiante qu'il se projette constamment au-devant de lui comme ressource d'interprétation de son monde (cf. cercle herméneutique).

Que ce soit l'acceptation ou le déni de cette réalité que serait la ville, cette acceptation et ce déni recourent *a posteriori* tous deux à une construction territoriale qui veut s'établir comme telle.

Certains individus interrogés pendant deux heures sur leur environnement n'ont même jamais parlé de la ville alors qu'ils l'ont pourtant physiquement face à eux journalièrement. Parfois, s'ils en ont parlé, c'est que je leur avais demandé de le faire, comme tout bon chercheur voulant savoir ce que recouvre justement l'idée de ville, en tant que catégorie taxinomique, mais aussi et surtout en cherchant à connaître leurs relations en tant qu'habitant à l'espace, aux lieux, aux territoires, à l'environnement (catégorie paradigmatique).

Et pourtant parfois derrière cette obligation, il n'y a rien, pas de discours habitant qui s'échafaude. Certes, on peut interpréter cela par tel ou tel subterfuge causal : c'est une personne née dans telle région rurale et elle n'aime pas la grande ville dans laquelle elle vit. Mais cela n'enlève rien à ce qui est la réalité territoriale de cette dernière. Ce monde dont elle ne parle pas n'existe pas pour elle !

Ainsi, les habitants résident bien dans ce que les géographes, les urbanistes, les sociologues considèrent être une ville mais ils n'habitent pas dans celle-ci. Soit ils n'habitent que des parties de celle-ci – et l'on peut alors à loisir diminuer le champ spatial d'appréhension des problèmes en parlant de quartiers, d'îlots, de maisons, etc. – mais à bien y regarder, tout cela n'est pas clairement délimité ni délimitable, donc peu prégnant territorialement.

Car, comme les entretiens l'ont montré, l'habitant peut être préoccupé par l'appropriation d'un fauteuil (de son fauteuil) de son salon puis se projeter sur telle personne à qui il doit téléphoner et qui se trouve physiquement à deux cents kilomètres, puis penser aux billets d'avion qu'il doit prendre pour partir de l'autre côté de la Terre, pensées qui interconnectent en un instant l'avoir lieu de la destination et l'avoir lieu de l'aéroport où il doit aller chercher ses billets d'avion. Ces lieux n'ont ni dimension ni signification correspondant à l'extensivité spatiale d'une catégorie géographique (ville, métropole, région, etc.).

Toutes ces préoccupations paraissent créer une sorte de chaos spatial qui déboussole les habitants d'aujourd'hui. Pourtant la multipolarisation des préoccupations de l'individu correspond bien à la construction d'une unité forte, celle de

la cohérence du monde de cet individu. Ce monde est construit dans l'intention d'être le creuset quotidien d'une sécurité ontologique « qui est l'expression d'une autonomie de contrôle corporel dans des routines prévisibles » (Giddens A., 1984, *ibid.*, 99), d'où cette impression (sans doute bien réelle) chez certains analystes actuels d'un retour aux valeurs d'antan (patrimonialisation), à cette nostalgie d'un ancrage spatial et social restreint (cocooning), dans lequel habiter devient avant tout habitude.

Pour autant, il ne faut pas renoncer à la dimension matérielle puisque l'individu doit nécessairement se projeter sur quelque chose pour être (Terre ⇨ monde). Mais s'il s'y projette, c'est bien parce qu'il veut tendre vers cette chose, qui certes est matérielle mais aussi et surtout symbolique au sens où l'individu lui donne le contenu qui subsume sa matérialité.

De même, je ne renonce pas à la dimension sociale puisque l'individu a nécessairement besoin d'exister avec les autres. Mais cette nécessité ne l'amène pas pour autant à ne plus être lui-même. Car si l'effectuation du lien avec une autre personne ou avec un ensemble de personnes à l'intérieur d'un groupe est socialement construite, cette construction s'arrime sur un contenu sémantique qui, s'il paraît intersubjectif au regard neutre d'un chercheur transcendant les données (qui tient en fait du « mimétisme confus »), n'est en réalité que la mise en place pragmatique de la construction territoriale de l'individu.

L'individu n'a pourtant pas de subjectivité lui venant d'un en-soi mais il construit bien plutôt sa singularité subjective par le croisement et la hiérarchisation de multiples intersubjectivités qui le traversent comme il traverse les différents groupes auxquels il participe (travail, loisir, famille, etc.) dans ses différents lieux compris comme « cadre d'interaction » (Giddens A., 1984, *ibid.*, 172)

Dans cet ordre d'idées, les spécificités territoriales des habitants des villes ne s'attachent plus directement aux entours matériels. En effet, dès l'instant où l'on prend en compte l'idée que ces spécificités ne se fondent pas nécessairement sur des supports matériels ou plutôt que l'habitant qui réside dans les villes ne se projette pas nécessairement et exhaustivement sur les matérialités de ses entours, la construction territoriale de l'habitant s'abstrait alors de son *emplacement* pour prendre place (et faire lieu) corporellement auprès des matérialités correspondant à ses territorialisations. Matérialités qui peuvent être très éloignées au niveau géographique, mais qui sont totalement rapprochées au niveau phénoménologique. En ce sens, un habitant de Londres peut être plus « Bordelais » qu'un habitant qui réside à Bordeaux.

« L'identité du chercheur continue donc à se cristalliser autour du choix constant et non explicité d'une échelle de contexte déterminée. Tout se passe comme si, habitués à voir le monde à partir d'une distance particulière, les chercheurs ne voulaient pas brouiller, ne serait-ce qu'un temps, leur vue pour s'approcher ou s'éloigner. Et l'on peut être même un peu surpris par le fait que la simple curiosité expérimentale n'ait pas poussé jusque-là davantage de chercheurs à observer ce que deviennent leurs objets, leurs problèmes ou leurs thèmes d'étude, comment ils se transforment ou se déforment sous l'effet de la variation de la focale de l'objectif » (Bernard Lahire, 2001, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Armand Colin/Nathan., 370-371)